

Yan ALLEGRET

LES APRES-MIDI AVEUGLES

Théâtre

Personnages

HOMME VIEUX

FEMME VIEILLE

HOMME (Frère de femme F. Frère probable de femme F. Fils d'homme vieux et de femme vieille)

FEMME F (Sœur d'Homme. Soeur probable de Femme S. Fille d'homme vieux et de Femme Vieille)

FEMME S (Sœur probable de Femme F et Homme. Fille probable d'homme vieux et de femme vieille)

LA JEUNE FILLE (Etrangère ou dernière enfant.)

La phrase entre guillemets est de Igmor Bergman.

Ce texte a reçu le soutien de la fondation Beaumarchais.

En ces temps-là les hommes chercheront la mort, et ils ne pourront la trouver; ils souhaiteront de mourir, et la mort s'enfuira d'eux.

Saint Jean. L'apocalypse. Chapitre IX.

*I guess that it was too much.
I am tired.
I'll come back when it's quiet.
Pardon me
There's too much blinding light.
I'll hide until the day is through.*

Mathilde Santing.

1

LA JEUNE FILLE
IL Y A L'OBSCURITE. IL Y A CELLE QUI CHEMINE.

HOMME VIEUX

Les champs à cette époque sont vastes, et ras. L'odeur de l'herbe n'est plus généreuse. Elle se mélange à celle de la terre sèche. Le ciel est bas, gris. Pas de promesse de lendemain ou d'orage. Les champs, à perte de vue. À en perdre la vue, des champs. Une lassitude tranquille s'épanche, comme un pollen nauséux, partout où le vent l'emmène. Ce ne sont pas des rafales. Des brises peut-être. Pas plus fortes que des souffles de femmes. La poussière soulevée avance mètre par mètre. Avec fatigue tu pourrais dire. Avec fatigue. À perte de vue des champs. Ras. À en perdre la vue. La terre a su être pleine autrefois. C'est le village tout entier qui vivait, accroché à son sein. Imagine. Les pas des vieux bourrins foulant la glèbe, ce devait être quelque chose. Les hommes, le soir, allant glaner les épis restés sur le sol après la moisson. Imagine le bruit des sabots. Le bruit de l'orage. Et la joie épaisse de se retrouver à l'intérieur lorsque l'averse éclate.

Les champs à perte de vue. À en perdre la vue. Stériles. L'orage au loin, tu peux le voir se mouvoir lentement vers l'Ouest. Reste le silence après le tonnerre. Le silence après le tonnerre. Et le souvenir des gouttes qui coulaient sur les flancs des chevaux, que tu t'attardais à contempler parfois. Quelle est la saison. Quel est le sol. Où est la falaise. Où est l'océan. Le gris, le profond, celui qui se confond avec le ciel. Y a t il du vent. À peine. L'herbe s'est raidie depuis la coupe. Elle se casse facilement. Le sol exhibe ses cailloux comme autant de cicatrices. Le sol comme un gisant. Où sont donc les tanières. Où sont les bêtes. Et les cris des bêtes. Vois. C'est le champ lui-même qui fait silence maintenant. Incise l'écorce des arbres, elle te restera entre les doigts; une poussière noirâtre: le souvenir. Le silence comme une peste muette. Il ne passe pas. Ecoute. Il s'est insinué jusque dans les sillons, dans le ventre ouvert de la terre. Tu es muet aussi. Tu ne dis rien. Mais le ciel est changeant dans sa grisaille et malgré le silence, ses nuances sont comme autant d'énigmes que tu te sens bien incapable de résoudre maintenant. Et c'est cela qui te fait rester, accroupi au beau milieu du champ, comme ces femmes en train de pisser que tu allais secrètement regarder autrefois. Le visage immobile, la bouche à peine ouverte, cherchant ce qui fut naguère. La réglisse. L'eau glaciale des puits. Et le pain. Et le poisson. Et la soupe grasseuse et brûlante. Et le lait aussi.

À perte de vue. À en perdre la vue. Des champs. Sur tes doigts, de l'écorce comme de la poussière. C'est plus que l'hiver. C'est plus que ça. Le relent du métal dans ta bouche. Le relent sec et caillé du métal. C'est plus que l'hiver. Tu craches par terre. Quelle est cette saison langoureuse qui est plus que l'hiver, qui ne souffle pas, et qui ne résonne ni du cri des bêtes, ni du cri des hommes. Reste là, parmi les herbes cassées, à chercher la destination où tout et tous se sont rendu, te laissant seul, hagard, pour ces belles retrouvailles. Quelle lumière. Quelle destination. Quelle fuite, pour quel exil. Où sont les frontières des champs. Te rappelles-tu ce qu'il y avait au-delà. Mais la mémoire déserte. Quel est le chemin que tu as emprunté pour parvenir ici. Le chaos. Celui qui t'a amené, aiguillé et conduit. Celui qui a peint ce paysage, pour toi, pour ton retour. Celui qui a tant nourri le silence que ta voix est là comme avortée. Que tes mots savent d'emblée qu'ils seront incapables de dire cet endroit, de dire sa pauvreté et sa douceur en même temps. Champs vastes et secs. Ciel couleur de métal. Ciel couleur de métal.

LA JEUNE FILLE

L'OBSCURITE DESCEND SUR CELLE QUI CHEMINE

3

HOMME

On m'avait demandé d'écrire un texte.

Dans les premières conversations, le mot "hommage" revenait souvent.

Il y avait l'enceinte d'un bâtiment. La rue du quinzisième corps.

Il y avait des gens avec un corps en trop. Avec une voix mais comme privés de parole.

L'âge n'avait rien à voir là-dedans.

De la parole avait été volée. Des mots étaient devenus inconvenants.

ICI ON NE MEURT PAS MA CHERIE. ON PART. ON S'EN VA.

FEMME F

« Je souhaite que quelqu'un ou quelque chose me touche assez fort pour que je devienne réelle. Je n'arrête pas de me répéter: pourvu qu'un jour je sois réellement. Être réellement, ce serait pour moi qu'une joie soit une joie et surtout qu'une douleur ait le droit d'être une douleur. Le réel, ce n'est peut-être pas du tout ce que je me représente. Peut-être que tout simplement, cela n'existe pas. Peut-être que cela n'existe que comme un désir. »

HOMME

Une arrière-salle du monde. Il y avait des caméras de surveillance.

Et pas de réponse à la peur. À l'isolement. À la culpabilité du déclin. Ou si peu.

OUI OUI IL FAUT FAIRE DU SOCIAL.

Il y avait une télévision silencieuse branchée en continu dans la salle commune.

Certains portaient un appareil électronique autour du cou, une alarme que l'on pouvait déclencher en cas de chute.

IL VIENT VOUS RENCONTRER. IL VIENT ICI CHERCHER L'INSPIRATION.

On m'avait donné des entretiens. Ceux qui parlaient étaient condamnés à raconter leurs souvenirs. Le seul présent possible, c'était le passé.

ELLE FAIT DU COLORIAGE. CA STIMULE UNE CERTAINE PARTIE DU CERVEAU.

Ils demeuraient vivants et certains étaient peut-être mieux là qu'ailleurs.

Chacun tentait de résister comme il pouvait.

IL N'Y A PAS QUE LA TRISTESSE IL Y A AUSSI LA JOIE.

Il fallait rendre hommage au courage des uns. À la beauté des autres.

Mais la tonalité qui se dégageait de l'ensemble, personne ne voudrait entendre cela. Ni l'impasse du déclin solitaire. Ni l'odeur. Ni les corps qui foutaient le camp. Les murs avaient été construits pour tenir à distance une terreur inavouable. Un reflet intolérable de notre propre image. Et les familles tenaient à ce que les noms soient changés.

IL FAUT COMBLER LES MANQUES. LAISSER ENTREVOIR UNE SOLUTION.

Une sélection agissait.

Des gens avaient été perçus comme inutiles.

Socialement ils étaient déjà morts. Et le reste allait suivre, à l'abri des regards.

LE THEATRE. TOUT CA. OUI. LE PARTAGE.

ET PUIS LA CONVIVIALITE C'EST IMPORTANT.

Je ne savais pas comment écrire alors j'ai laissé tomber. Je suis parti.

FEMME S

Tu as fait bon voyage.

FEMME F

Périphérique. Embouteillages puis trois heures d'autoroute. Ensuite les chemins de campagne. Ça va.

FEMME S

Tout le monde est là maintenant.

FEMME F

Tout le monde est là. C'est bien. Comment vas-tu.

FEMME S

Je vais bien. Je suis contente que tu sois là.

FEMME F

Oui, moi aussi. Ce n'est pas si souvent.

FEMME S

Oui, c'est vrai.

FEMME F

Comment va-t-il.

FEMME S

Il va bien.

On s'occupe de lui.

Il est dans la chambre du bas.

FEMME F

La tienne.

FEMME S

Oui, l'ancienne.

Il est mieux là.

Même s'il ne la voit pas il la connaît.

FEMME F

Pour les papiers je m'excuse, je n'ai pas pu vous aider.

FEMME S

Tu avais du travail, je sais.

Ne t'inquiètes pas.

L'important est que tu sois là.

FEMME F

Je ne sais plus depuis combien d'années.

FEMME S

Parfois moi non plus.

Ce n'est pas grave.

FEMME F

Et elle.

FEMME S

Elle ne quitte plus le salon. Elle reste assise sur le fauteuil. Elle parle. Elle murmure. Elle décrit les robes qu'elle a portées. Les anciens bals. Et les dimanches. Je reste souvent avec elle. Je dis un mot ou deux de temps en temps. Une invitation à poursuivre. On passe beaucoup d'après-midi comme ça.

FEMME F

J'irai la voir tout à l'heure. J'irai les voir tous les deux.

FEMME S

Je dois aller préparer le repas. Tu as ta chambre au premier qui est prête, si tu veux y déposer tes affaires. Ou te reposer un peu.

FEMME F

Je vais venir t'aider.

FEMME S

Va te reposer d'abord. Tu as le temps.

FEMME

Oui.

(un temps)

Tu sais.

Je ne me rappelais plus de la maison.

L'odeur. Le silence.

Le chemin pour aller à la maison.

J'avais oublié.

(un temps)

Même les arbres.

Même ta voix.

J'avais oublié.

À cause du téléphone.

(un temps)

Tu l'as dit ce n'est pas grave.

À tout à l'heure.

FEMME S

Oui. À tout à l'heure.

LA JEUNE FILLE

JE N'AI PAS PEUR. JE N'AI PAS PEUR.

HOMME

Il n'a pas plu depuis combien de temps.

FEMME S

Je ne sais pas. Longtemps.

HOMME

J'aimerais bien voir la pluie.

FEMME S

Je sais.

HOMME

J'ai des souvenirs.

FEMME S

Oui.

HOMME

Tu sais lesquels.

FEMME S

Oui.

HOMME

À chaque orage.

À chaque averse.

FEMME S

Oui.

Je regarde dehors, dans le jardin.

Je me souviens bien.

HOMME

Il pleuvra bientôt.

Il pleuvra au bon moment.

FEMME S

Oui, sans doute.

HOMME
Mais pas encore.

FEMME S
Qu'est-ce que tu vas faire en attendant ?

HOMME
Je ne sais pas. Ecrire.

FEMME S
Tu n'arrives jamais à écrire ici.

HOMME
Alors tu vas me dire de me reposer.
Même si tu sais très bien que je ne me repose pas.
Parce que je ne suis pas fatigué.
Mais tu vas me le dire quand même
Tu me le dis à chaque fois.
Et je sais très bien que je n'écris pas quand je suis là.

FEMME S
Repose-toi.

HOMME
Merci. Non. Je ne suis pas fatigué.

FEMME S
Sois tranquille alors.
(un temps)
Sois tranquille.

HOMME
Je suis tranquille.

LA JEUNE FILLE
JE N'AI PAS PEUR JE N'AI PAS PEUR.

FEMME F
En entrant dans la maison, c'est d'abord l'obscurité. Tous les volets ont été fermés. Les lumières sont tamisées. Pendant quelques instants, je distingue à peine les silhouettes dans le couloir, à peine les meubles de la cuisine. C'est comme un dessin au crayon à papier que l'on aurait effacé avec un doigt trempé dans l'eau. Dans le salon, je la vois assise sur le fauteuil et je la reconnais à peine. Je marche vers elle je l'embrasse. Elle ne dit rien. La porte de la chambre du rez-de-chaussée est fermée mais j'entends des voix à travers la cloison. Mes yeux s'habituent à la pénombre. En marchant dans le couloir, je reconnais quelques photos sur les murs. Le bruit de mes talons résonne dans le couloir. Je les enlève

et monte les escaliers pieds nus. Jusque-là ça va. Je vais déposer mes affaires dans la chambre de mes dix-huit ans.

FEMME S

Tout le monde est là.

Tout le monde est là c'est bien.

HOMME

Il ne manque que la pluie.

L'orage.

LA JEUNE FILLE

JE N'AI PAS PEUR JE N'AI PAS PEUR JE N'AI PAS PEUR JE N'AI PAS PEUR JE N'AI PAS PEUR CAR CELA N'EST PAS VRAI.

FEMME S:

Ça va aller mon coeur. Ça va aller.

4

LA JEUNE FILLE
CELLE QUI CHEMINE DANS L'OBSCURITÉ SE MET À CHANTER.

HOMME VIEUX

Et soudain le champ n'y fut plus. Soudain ce furent les pas silencieux et le sentier de terre. Soudain ce furent les arbres isolés sur la plaine. Ce fut encore le ciel gris. Et ton corps en dessous, debout sur le sentier, marchant sans volonté vers une direction de hasard.

HOMME

Est-ce que tu m'entends.

HOMME VIEUX

Quelque part au-delà, le village ou ses ruines demeurent. Des empreintes séchées jalonnent le chemin. Des empreintes profondes, figées dans la terre. Des bêtes et des hommes ont foulé ce sol autrefois. Les bêtes chassant d'autres bêtes. Les hommes chassant les bêtes. Ou parfois d'autres hommes. La terre porta dans sa boue tous les pas de tous les animaux et leur sang, avant de porter leur silence.

HOMME

Est-ce que tu m'entends.

HOMME VIEUX

Ta marche est ralentie et calme. Derrière toi les champs et les herbes cassées. Et les odeurs lointaines des falaises. Et l'océan après. Mais ailleurs, quelque part, le village ou ses ruines demeurent. Et les retrouvailles dont tu rêvas.

HOMME

Je suis rentré je suis là tout le monde est là. À côté.

HOMME VIEUX

L'arbre de l'enfance où est-il. Où est l'arbre. Où est l'orme au pied duquel les enfants attendaient le retour de leur père.

HOMME

Je n'étais pas loin.

HOMME VIEUX

L'orme. Au crépuscule c'était la limite du monde.

HOMME

J'étais parti.

HOMME VIEUX

L'orme. Celui qui accueillait chaque génération d'enfants dans ses branchages. Au-delà il ne fallait pas aller. Au-delà c'était les champs et les falaises, et la certitude d'être perdu et sans retour.

HOMME

Je devais m'éloigner un temps, on ne s'était pas laissé le choix.

HOMME VIEUX

L'orme. La limite du monde. Le repère des crécerelles, où est-il. Y a-t-il encore des enfants empêtrés dans les branches, la tête renversée en arrière.

HOMME

Serre ma main si tu m'entends.

HOMME VIEUX

Le silence sur la plaine. Est-ce que tu l'entends.
C'est comme s'il avait étouffé un par un tous les bruits de la région.

HOMME

Serre si tu veux que je parte. Que je reste.

HOMME VIEUX

Les arbres isolés, comme des sentinelles sur le chemin. Les branches pareilles aux mains chétives des vieilles qui serraient ta main autrefois. Te souviens-tu des mains qui caressaient le visage de l'enfant, qui lui-même caressait le dos des chiens maigres. Et d'autres mains qui montraient des arbres, des bêtes, des herbes et soudain les arbres, les bêtes et les herbes avaient un nom. Des mains lançaient en secret des pierres vers les poules, les tuant d'un coup net. Des mains soulevaient l'enfant pour lui montrer les contours des montagnes. Des mains plongeaient dans la terre. Des mains faisaient des signes de croix. Des mains serraient ta main. Des mains serraient ta main.

HOMME

Je savais que j'allais te voir comme cela si je venais.

HOMME VIEUX

Le bruit de l'orage au loin. L'orage se meut vers l'Ouest. Tu marches dans son sillon et pourtant nulle trace de l'averse ici. La terre n'est pas gorgée, pas même humide.

HOMME

J'aurais voulu qu'on s'engueule.

HOMME VIEUX

L'orme apparaît au loin. Un trait noir entre la plaine et le ciel. Immense et nu. L'orme. Immense et nu. Le premier convive des retrouvailles. Le sentier te mène à lui, loin de l'orage. L'orme; il s'exhibe face à toi, sans feuillage, dans le silence. Ta main se pose sur l'écorce. De la poussière se dépose entre tes doigts.

HOMME

J'aurais voulu qu'on s'engueule.

HOMME VIEUX

En haut les crécerelles. En bas les hommes. Entre eux l'orme et toi. Au pied de l'orme les enfants attendaient le retour de leur père, et n'osaient pas aller au-delà, car c'était la limite du monde. Qu'est-ce qui a pris leur place.

HOMME

Qu'on déballe tout.

HOMME VIEUX

Le chaos. Les herbes folles. Un air sans température. Une légèreté amère qui assoupit la terre. Au pied de l'orme les herbes folles ont attendu ton retour.

HOMME

Tout déballer pour pouvoir partager le silence après.

HOMME VIEUX

Etait-ce cela la limite du monde. Qu'est devenu ce monde.

HOMME

Je ne sais pas

HOMME VIEUX

Qu'est-ce qui a pris la place.

HOMME

Je ne sais pas.

HOMME VIEUX

Le silence après. Est-ce que tu l'entends. Au pied de l'orme les enfants attendent le retour de leur père et celui des enfants qui allèrent au-delà. Ceux qui furent perdus et sans retour.

HOMME

Aucun de nous n'a su comment dire. Alors nous ne l'avons jamais dit.

HOMME VIEUX

L'arbre est silencieux. Sa pauvreté est douce, familière.

HOMME

C'est la tienne.

HOMME VIEUX

Ton visage est l'écorce de l'orme, chargé de la poussière du souvenir. Tes mains sont les branches de l'orme où les cheveux des enfants s'emmêlaient. Le creux de tes bras, c'est le repère des crécerelles. L'orme porte le silence des enfants qui partirent au-delà. Son immobilité est la tienne. Elle t'appartient. Bientôt un souffle déliera ta main de l'écorce de l'arbre, et portera tes pas vers le village, là où le silence est. Et si les hommes se sont évanouis là-bas, là-bas comme ailleurs, alors les chevaux et les chiens fêteront ton retour.

(un temps)

HOMME

Je marche sur des rondins de bois verticaux plantés dans le sol. Au bout du chemin il y a le vide. Autour de moi des voix d'enfants. Après avoir posé le pied sur le dernier bois, je me jette dans le vide sans aucune retenue, la tête en avant. L'espace d'une seconde, je suis à cheval entre le ciel du matin et le vide. Alors tes bras me prennent, me serrent. Tu me ramènes à toi et pose ma tête sur ta poitrine. Je sens la laine de ton vêtement sur ma joue. Je vois le ciel du matin qui éclaire. C'est mon premier souvenir. Je vais me coucher. Dors bien.

FEMME F

Je suis contente de te voir. Je ne te l'ai pas dit. Il fait noir. Je suis assise dans le salon, dans son fauteuil, je ne dors pas. Pas eu le temps, non plus, de te dire que j'ai bien reçu ta lettre mais que je ne l'ai pas encore lue. Il fait nuit, tu sors de la chambre du rez-de-chaussée, tu es resté tard avec lui, tu ne sais pas que je suis là. Je ne dors pas. Dans la chambre de mes dix-huit ans, mon sac n'est pas défait. J'aime bien qu'on s'écrive mais en ce moment tu sais, le travail me prend tellement, et puis écrire des lettres je perds l'habitude, mais je vais lire la tienne. Il est tard, tu as fermé la porte de la chambre du rez-de-chaussée, tu te crois seul dans l'obscurité, on se croit toujours seul dans l'obscurité. Mais je suis là.

Tu vas te coucher, tu traverses le salon tu ne me vois pas. Je te sens passer à côté de moi je reste silencieuse. Tu me frôles et j'envie un instant la fragilité de ta démarche.

Je suis comme transparente.

(un temps)

Je suis restée cet après-midi près de lui; il ne s'est rien passé. Je l'ai vu, dans cet état, et cela ne m'a rien fait. J'étais comme insensible. Je n'ai rien ressenti et je n'en ai pas eu honte.

Je craignais seulement de le découvrir. Peut-être que je suis venue pour m'assurer de cela.

(un temps)

Je suis comme transparente mais je t'entends. Tu montes les escaliers. Ensuite il y a tes pas sur le parquet, tu vas dans ta chambre juste en face de la mienne, tu regardes ma porte et tu penses à moi en me croyant endormie. Mais derrière la porte il n'y a qu'un sac qui n'est pas défait. Et moi je suis assise dans l'obscurité du salon et j'envie ta fragilité. J'entends la porte de ta chambre qui se ferme je me tais.

(un temps)

Je suis contente de vous voir. Vous m'avez manqué. Vous me manquez encore.

On n'a pas beaucoup parlé. Quelque chose nous gêne.

Et puis tous ces volets fermés. On se croit toujours seul dans l'obscurité.

Cela me suffit de savoir que vous dormez. Ou que vous me croyez endormie alors que je suis transparente. Il y a dans le salon des traces de vous et je reste avec elles.

(un temps)

Tu dors. Dis, tu dors.

Pourquoi crois-tu que je suis partie.

Pourquoi crois-tu que je pars encore.

(un temps)

J'oublie le chemin pour venir à la maison tu passes devant moi tu ne me vois pas je reste auprès de lui il ne se passe rien je n'en ai pas honte je suis près de vos traces l'obscurité est transparente et je ne dors pas.

J'ai imaginé que ça pourrait être comme ça.

Je ne pensais que ce serait vrai.

LA JEUNE FILLE
TOUT CE QUI NOUS SURVIVRA EST INJUSTE
TOUT CE QUI NOUS SURVIVRA EST OBSCENE.

HOMME

« Je souhaite que quelqu'un ou quelque chose me touche assez fort pour que je devienne réel. Je n'arrête pas de me répéter: pourvu qu'un jour je sois réellement. Être réellement, ce serait pour moi qu'une joie soit une joie et surtout qu'une douleur ait le droit d'être une douleur. Le réel, ce n'est peut-être pas du tout ce que je me représente. Peut-être que tout simplement, cela n'existe pas. Peut-être que cela n'existe que comme un désir. »

LA JEUNE FILLE

TOUT L'INTERVALLE SEMBLE UN TUMULTE VAIN, UNE AGITATION AVIDE,
UN CHAOS INUTILE, PAR LEQUEL ON SE DEMANDE POURQUOI ON A EU DU
PASSE.

FEMME S

Des nuits de veille. Des après-midi. À tour de rôle. Quelques heures de sommeil ou parfois moins. La venue du médecin comme métronome des jours. Chacun à tour de rôle va dans la chambre. Pour tenir compagnie, pour parler. Dans le salon, il n'y a pas de mots. Il y a les nuits blanches et la pénombre permanente. Pas de lumière du jour. Elle n'en veut pas. C'est comme ça. On s'endort. Quelques instants. Mais on reste près d'elle, prostrée sur son fauteuil, près de son murmure permanent. Un bruit de fond. C'est comme ça. Elle lui parle immobile dans le fauteuil et on sait qu'elle refusera d'aller dans la chambre. Elle refusera de le voir. Ce n'est pas grave.

(un temps)

Tiens, j'ai apporté à manger.

FEMME F

Ah. Merci.

FEMME S

Tu as l'air fatiguée. Vas te coucher si tu veux. On n'a pas besoin d'être tous là en même temps.

FEMME F

Non, je dors mal de toute façon là-haut. Et puis ça va.

FEMME S

Tu vas rester là?

FEMME F

Je ne sais pas.

FEMME S

On peut aller faire du café. On peut aller marcher si tu veux.

FEMME F

Non. Ça va. Tu es gentille.

FEMME S

Je te reconnais bien.

FEMME F

Il faudrait que je revienne plus souvent. En voiture ce n'est pas si loin. Il faudrait que je vienne. On pourrait aller en voiture ailleurs pour quelques jours. En promenade.

FEMME S

Oui. Ce serait bien.

FEMME F

Il y a des endroits pas loin d'ici où j'aimerais bien aller, en promenade. J'aimerais bien prendre le temps. En voiture ce n'est pas loin. Passer du temps. Ensemble. Je ne sais pas. Parler. Je ne sais même pas ce que tu fais.

FEMME S

(un temps)

Tu sais, il y a quelques jours, j'ai rencontré l'ancienne directrice de l'école. Elle m'a reconnue. On a parlé et je lui ai dit que tu étais là.

FEMME F

Ah.

FEMME S

Elle avait l'air contente d'apprendre que tu étais là.

FEMME F

Oui. Je me rappelle d'elle. Elle confondait parfois nos prénoms.

FEMME S

Oui. Je m'en souviens.

FEMME F

On est resté longtemps là-bas. Ça paraît loin aujourd'hui.

FEMME S

Je ne sais pas. Je ne suis jamais vraiment partie.

FEMME F

Ça me paraît loin.

FEMME S
Je comprends.

FEMME F
Je ne sais pas combien de temps je vais rester ici.

FEMME S
Ah.

FEMME F
Il y a trop de volets fermés dans cette maison. J'ai du mal à vivre avec si peu de lumière.

FEMME S
Je te reconnais bien.

FEMME F
(un temps)
Je vous vois moins.

FEMME S
Oui. Je comprends.

FEMME F
Je ne peux plus rentrer dans cette chambre. Je n'arrive plus à le voir.

FEMME S
Oui.

FEMME F
(un temps)
Je ne suis pas comme toi.

FEMME S
Non.

FEMME F
Il faut que je sorte un moment. Excusez-moi je vais dehors. Je vais téléphoner.

LA JEUNE FILLE
FINALEMENT ON NE DÉSERTE PAS. ON EST DÉSERTÉ. LA TRISTESSE VIENT
DE LÀ.

FEMME S
(un temps)
Pardon.

Je ne voulais pas.

HOMME

Tu lui diras.

Elle va revenir.

Je vais me faire un café.

FEMME S

(un temps)

Je suis allée m'asseoir dans le salon.

Je suis restée près d'elle, près de son murmure.

Je l'ai écoutée elle ne me parlait pas

Elle ne parlait qu'à lui, son murmure était pour lui je le savais.

Elle lui disait sa vie à elle, avec lui. Les dates, les mariages, les guerres, les déménagements.

Et nos naissances.

Elle disait nos visages d'il y a trente ans et nos querelles d'enfants.

Sa voix était calme et faible. À la lisière de l'épuisement.

Elle lui décrivait les dimanches et les bals.

Elle lui souriait de temps en temps il n'était pas là et sa main se serrait comme si elle tenait la sienne. Dans la chambre il ne l'avait pas reconnue.

Nous sommes restées là, l'une à côté de l'autre. J'ai vu les nuits à venir. Comment ce serait. Les après-midi. La pénombre permanente. Et nous ensemble dans cette pénombre.

Jusqu'à épuisement.

HOMME

Après avoir lu l'un de mes textes, une femme me demanda: est-ce que vous croyez au bonheur. Quelqu'un lui répondit à ma place: est-ce que l'art est une consolation.

FEMME S

Je me tiens proche de lui. Même s'il ne me voit pas. Sur la chaise à côté du lit dans la chambre mon ancienne.

Chacun espère. Une main dans l'autre main. Calmes.

J'ignore le temps, le jour. Ou la nuit. Je n'en ai pas besoin. Je reste assise à ses côtés. Chacun espère. Je le regarde.

Un peu de sueur sur son front, sur ma main. Un peu d'air. Chacun attend cela.

Je me lève. Je m'assois sur le lit. Une main dans l'autre main. Je lui souris. Je retrouve ses odeurs. Le visage fraîchement rasé. L'haleine chargée par les médicaments. La transpiration qui se mélange avec la lavande des draps. Et une autre, en dessous. Plus ancienne. Plus ténue. Celle que je sentais, enfant, quand j'allais dans leur chambre, après qu'ils soient partis, enfouir ma tête dans son oreiller. L'odeur demeure, sous les autres et je la sens comme pour la première fois. Ma respiration est à peine troublée. Je reste proche. Nos deux souffles sont à l'unisson, sans même l'avoir voulu. J'ignore le temps je m'assoupis peut-être, une main dans l'autre main, proches, son odeur me berce. Je m'assoupis peut-être. Mais je ne rêve pas. Tout est parfait.

(un temps)

Je me lève. Je mets les appareils de compensation respiratoires en veille. J'arrête le compte-goutte. Le silence emplit la chambre. La nettoie. Le silence retrouvé là. Comme de l'eau froide sur nos mains. Chacun le redoute. Nos souffles se séparent doucement. Puis s'emmêlent. Se séparent encore. Chacun espère. Je vois son visage. Je lui souris. Son odeur. Je pose ma tête à côté de la sienne, sur l'oreiller. Une main dans l'autre main. Proches. Je le regarde. Même s'il ne me voit pas. Je le veille. Je sais exactement le temps que cela prendra.

HOMME VIEUX

Le sentier te porte jusqu'à l'entrée du village. Le sentier. De part et d'autre du chemin, deux perchons sales et immobiles t'attendent. La garde silencieuse. Tu les connais les chevaux. Les chevaux qui retournaient la terre et portaient les attelages. Tu les vis naître, le premier au printemps, le second à l'hiver. Ils t'accueillent maintenant à l'orée du village, sales et immobiles, dans la saison étrangère. Eux prostrés. Ils te suivent du regard. Tu marches vers le village. Le fruit de l'errance est devant toi. Les anciennes demeures. Les granges. Les étables. L'église. Et le puits. Tu marches au milieu de ruines. Le puits est vide comme les demeures, les herbes ont poussé dans les granges, les bancs sont renversés dans l'église, les murs noircis. Le village a fui. Ils ont abandonné les chevaux et le sol de ton retour. L'exil les a traînés là où tu n'es pas, là où tu n'iras plus. Loin. Au-delà. Alors. Assis dans la poussière, contemple les restes. Les cailloux. Le ciel gris. La tête renversée dans les branches. Les yeux clos. Sur la place du village il y a un enfant. Il court après les poules. Il crie pour les effrayer. Les courses de l'enfant et des poules soulèvent la poussière. C'est un jeu, le premier. Voici la fête pour ton retour. Voici ce que tu attendais. Les cris de l'enfant tailladent le silence. Les poules fuient dans des directions incohérentes. Tu souris. L'enfant crie une langue étrangère. La langue d'avant les mots. La langue des crécerelles. Tu grattes la terre pour y chercher un caillou. Tu le tends à l'enfant. Tu tends la pierre. Il te voit. Il s'arrête. Il s'approche de toi. Les poules ne fuient plus. Il prend le caillou entre tes doigts et

tu reconnais l'enfant. Oui. Il te regarde. Derrière lui les poules reviennent sur la place. Il te regarde. Son visage. Grave, lisse. Et encore autre chose. Encore autre chose que tu ne peux pas dire. Il ne lâche pas ta main. Des plumes éparpillées jonchent le sol. Est-ce la main de l'enfant sur ton bras. Est-ce son souffle sur ton visage et ses murmures que tu entends. L'enfant se retourne vers les poules, serre la pierre dans sa main et repart en courant. Il jette la pierre sur une poule et l'atteint en pleine tête. Tu détournes le regard. Le village vide revient devant tes yeux. Les retrouvailles ont eu lieu. Indicibles. Reste le silence. Les ruines et le sang séché des poules. Le sang du souvenir. Glisse au sol et dors. Sous le regard des chevaux qui sont des sentinelles. Le village dans les yeux. Tu es les poules mortes, l'enfant dans l'arbre. Tu es le gris du ciel et celui de la mer. Tu es le regret que chaque être porta après chaque séparation. Tu es le souffle court près du sommeil. Et l'orage qu'on ne rattrape pas. Tu es la clarté de l'Est quand la nuit meurt. Loin du silence de la région. Tu es comme ces hommes que l'on vit un jour sauter de la falaise et qui disparaissent avant même de toucher l'océan.

(un temps)

FEMME S

J'ouvre les volets. Le jour inonde la chambre et le corps sur le lit. Tout est parfait. Mon cœur. Le masque de l'apaisement sur son visage et sur le mien. Notre masque.

Je sors de la chambre par la fenêtre. Je vais dans le jardin. Au pied de l'orme, il y a un tas de feuilles, déjà moisies. Le sol est sombre et humide de rosée. Chacun attend cela. Chacun espère. Je m'allonge au pied de l'arbre. Une poignée de feuilles fraîchement tombées dans la main. Imprégnées de l'odeur de la terre. Les nervures comme des veines. Chacun redoute. Le masque de l'apaisement sur mon visage et sur le sien. Notre masque. La fenêtre de la chambre est ouverte derrière moi. Je serre les feuilles dans mon poing et les porte à mes lèvres. Lentement. J'en mange quelques-unes. Les branches de l'orme frissonnent et je reconnais l'endroit où nous allions jouer. Je les regarde. De l'eau sur mon visage. C'est comme ça. L'orage arrive. Je le vois qui s'annonce. Les branches fouettés par le vent. Le ciel noirci. Je reste là. Je restais là et personne ne pouvait me faire descendre de l'arbre.

Pas même l'orage, la foudre ou le tonnerre.

La terre devient la boue. L'averse est pour moi. Pour nous. Elle nous délivre le vent et l'eau. Je suis trempée, l'orme ruisselle, j'ouvre la bouche. Chacun redoute. De la terre sur la langue, de l'eau sur mon visage. Larmes et pluie, sans aucune tristesse c'est comme ça mon cœur. Le vent défait les branches et des feuilles tombent encore dans ma bouche. Je pleure comme il pleut, sans volonté. Comme pour des retrouvailles. Le tonnerre mange ma voix et je ne sais même pas si je parle, si je crie. Je suis sous la boue, sous la terre, la tête posée sur les racines. Je fixe les branches. Au travers, je vois le lent mouvement du ciel au-dessus de la pluie. L'orage passe sur moi et s'éloigne. Je suis vidée. Et calme. J'ai un peu froid. Je regarde vers la maison. Quelqu'un me voit.

HOMME

Oui. Moi.

(un temps)

Ça y est tu vois.

Il pleut.

FEMME S
Oui.

HOMME
Il pleut au bon moment.

FEMME S
Oui.

HOMME
J'ai des souvenirs.

FEMME S
Je sais lesquels.

HOMME
Tu allais courir dehors en pleine averse.

FEMME S
Oui.

HOMME
À chaque orage.
En secret.
Je te regardais.

FEMME S
Tu ne voulais jamais me suivre.

HOMME
Je n'avais pas peur.

FEMME S
Je sais.

HOMME
Je n'ai jamais eu peur de la pluie.
Je n'aime pas l'eau c'est juste ça.

FEMME S
Tu restais au seuil de la maison.
Et tu me regardais.
En silence.

HOMME

Je vois le bas de ta robe couvert de boue.
Je te vois. Les pieds dégueulasses.
Les cheveux dans les yeux les mains froides.
Trempée. Essoufflée. Riante.
Et fière.
Sans crainte de la punition qui t'attendait.

FEMME S

Je courais pour toi.

HOMME

Je sais.

(un temps)

Tu peux rentrer si tu veux.

FEMME S

Je regarde à nouveau vers la maison. Il n'y a personne.

L'orage marche lentement vers l'Ouest.

Je me défais de la boue. Du vent. De l'eau.

Je vois la chambre, les fenêtres ouvertes.

Les rideaux débordent sans cesse, vers dehors, comme des corps qui se débattent.

Je viens.

LA JEUNE FILLE
L'OBSCURITE N'EST PAS PERTURBEE PAR LE CHANT DE CELLE QUI CHEMINE

FEMME S

« Je souhaite que quelqu'un ou quelque chose me touche assez fort pour que je devienne réelle. Je n'arrête pas de me répéter: pourvu qu'un jour je sois réellement. Être réellement, ce serait pour moi qu'une joie soit une joie et surtout qu'une douleur ait le droit d'être une douleur. Le réel, ce n'est peut-être pas du tout ce que je me représente. Peut-être que tout simplement, cela n'existe pas. Peut-être que cela n'existe que comme un désir. »

HOMME

Écrire, c'est traverser l'absence.
C'est cheminer en elle.

FEMME S

Je referme la porte de la chambre. En m'asseyant sur la chaise près du fauteuil, je sens la main de mon frère se poser sur mon bras.
Dans mon poing serré, il reste des feuilles de l'orme.
Je suis trempée et sale. Je prends sa main. J'y dépose les feuilles. Je lui souris.

HOMME

Cheminer jusqu'à ce que l'absence se déchire, et en se déchirant, devienne présence.

FEMME F

Je suis rentrée après une heure. Arrivée dans le salon, j'ai dit, sans assurance, quelque chose comme: "Excusez- moi c'était un peu long mais il y avait du monde au téléphone c'était insupportable."

Le silence m'a giflé. J'ai regretté de ne pas être partie pour de bon. Ou de ne pas avoir été là.

J'ai compris que je ne saurais jamais. Je n'ai rien dit. Je me suis adossée contre un mur. J'ai mordu ma lèvre. Tout le monde était réuni dans le salon. Le silence entre nous était d'abord celui de la tristesse et de la solitude. Puis il est devenu une forme d'ivresse. Un vertige. Un soulagement.

(un temps)

VIEILLE FEMME

Pourquoi aller au cimetière.
Ouvrons nos souvenirs. Cela suffira.

LA JEUNE FILLE

J'AIMERAIS QU'ON SE SOIT TROMPE.

VIEILLE FEMME

Il va falloir ranger la chambre. Changer les draps. Préparer la toilette. Et l'habiller. Je te dirai où est le costume. Et les parfums aussi je te dirai comment faire et tu le feras pour moi.

LA JEUNE FILLE

TOUT SERA OUBLIE RIEN NE SERA REPARE.

VIEILLE FEMME

Oui. Tu as raison. Voilà. Il ne faut pas ouvrir les volets. Tout ce que j'ai dit je l'ai déjà oublié. Tout ce que j'ai dit il l'a entendu, mais maintenant je l'ai oublié. Il y a les arbres. Et les objets. Et la maison. Cela suffit. Il faudrait faire un peu de ménage maintenant. Il faudrait nettoyer la chambre. Tu le feras pour moi. Tu veux bien.

LA JEUNE FILLE

QUE L'ON ME LAISSE TRANQUILLE.

QUE L'ON ME LAISSE TRANQUILLE.

VIEILLE FEMME

Alors nous rangerons plus tard. J'aimerais bien aller dehors, voir l'orage.

Où es-tu allée encore. Regarde-toi, tu es toute sale.

Emmène-moi dehors.

FEMME S

Je viens.

HOMME

Entendre des voix. Des voix qui n'articulent plus. Des voix qui ont trop parlé. D'autres qui n'ont pas assez parlé mais il est trop tard. Des voix qui rabâchent. Des voix qui se taisent même. Et entendre le silence qui suit cela.

FEMME F

Je quitte le salon, je marche vers ma chambre. En montant les escaliers, je souris à ceux que je croise, à ceux que j'aime, aux étrangers dans la maison. Dans le couloir, j'arrache une photo au mur. Je la froisse dans mon poing serré. Sans même la regarder. Je la laisse tomber au sol. Je ne la regarde pas.

J'ouvre la porte de ma chambre. Les draps sont défaits et rappellent la dernière nuit passée là, dans un sommeil absent. Je repousse la porte sans la fermer. Je m'allonge sur le lit. Les larmes ne viennent pas. Elles ne sont pas venues l'autre nuit quand je suis retourné le voir pour lui dire que dans ma transparence il me manquait. Je reste sur le lit et regarde le détail des fissures sur la peinture du mur. Les variations de la lumière à travers les volets. Et les anciens objets d'adolescente posés sur la table. Allongée sur le lit, j'écoute le bruit des pas des autres. Dans le couloir. Dans le salon. Dans les autres chambres. J'imagine les conversations des voix que j'entends. Les banalités. Les confidences. Les paroles de réconfort. Et le reste.

J'ouvre les volets de la chambre. Je regarde dehors. La nature est belle mais elle ne me parle pas. Ni les vaches. Ni les arbres. Ni les reliefs. Je ne pleure pas. Je referme les volets. Je me déshabille. Je vois mon corps dans la glace de l'armoire. Je distingue les épaules. Les seins. Le ventre. Le pubis. Les pieds. Je vois les cheveux que j'ai teints la semaine dernière. Les bourrelets de chair que le corps lâche. Je vois le corps d'une d'autre. Et je sais que c'est le mien. Je vois le corps d'une autre. J'en sens l'odeur. Un mélange de crème pour le jour, de transpiration et de parfum. La porte de la chambre n'est pas fermée à clé et si quelqu'un entrait à cet instant, je ne serais pas capable de déguiser ma nudité et mon visage. Et j'apparaîtrais alors à celui qui me verrait telle que je ne me suis jamais vue. Mais personne n'ouvre la porte de la chambre et je reste face au corps d'une autre. Je ne pleure pas. Je regarde le visage dans la glace. Il y a tant de visages que j'ai superposé. Celui-là est neutre, profond. Avec la naissance des rides, des cernes un peu plus marquées. Les traits tirés par la fatigue. Le temps a maquillé ce visage en un visage que je ne connais pas. Ce n'est pas dans celui-là que j'existe, dans celui-là que je dors et dans celui-là que j'aime. Qui me tiendra la main si cela est mon visage? Je ne pleure pas. À qui, moi, ai-je tenu la main? Je me rapproche de la glace et pose ma joue dessus. J'appuie le reste du corps sur la surface de la glace. Je clos à moitié les paupières. Je sens l'espace d'un instant mon corps tout entier foutre le camp. L'air autour de moi est tiède. J'entends des pas dans le couloir. Plus loin, une sorte d'éclat de rire. Je ne bouge pas. Je ferme les yeux parce que c'est la seule chose que je peux faire. Je demeure immobile, aveugle. Et quand j'aurai anesthésié les derniers décombres de ma peine, alors je partirai.

HOMME

Dans nos chambres des morts célibataires. Dehors on ne meurt pas.

DEHORS LES VIVANTS.

Dans un monde en bonne santé hystérique.

LOREAL EST L'ORACLE DE NOTRE PERENNITE.

CA VA CA VA.

Un monde en bonne santé inconscient de sa propre maladie. De son extrême vieillesse.

NOUS MARCHONS, HAGARDS ET SOURIANTS, DANS L'ARENE DE LA JOIE DE VIVRE.

Peut-être que ceux qui sont traversés par la vieillesse n'ont pas besoin de nous. Peut-être est-ce nous qui avons besoin d'eux.

Une pression infime s'est insinuée en nous parce qu'au moment de la mort du vieux, tapie sous le soulagement et sous la peine, une intuition s'est faite jour: NOUS SOMMES LES PROCHAINS ET NOUS NE SAVONS PAS MOURIR.

NOUS SOMMES LES PROCHAINS ET NOUS NE SAVONS PAS MOURIR.

Parallèle de la vieillesse et de l'écriture : l'existence des spectres.

10

FEMME VIEILLE

Laisse-moi dehors.

Laisse-moi.

FEMME S

Je suis à côté si tu besoin de moi.

FEMME VIEILLE

Qu'est-ce que je fais là.

(un temps)

Il n'y a que des arbres.

Et la pluie.

Je parle à des arbres.

De quoi j'ai l'air.

Où es-tu.

Qu'est-ce que je fais.

Qu'est-ce que je vais faire.

Tu ne m'entends plus. Tu es derrière la porte.

Tu n'es pas là.

Mon amour.

Ce n'était pas ma main.

Je ne pouvais pas.

Tous ces médicaments.

Je parle à des arbres.

Qu'est-ce que je fais.

Qu'est-ce que je vais faire.

Je parle maintenant et il est trop tard.

De quoi j'ai l'air.

Tu es là ne dis rien. Tu es derrière la porte.

Je sais. Je sais que ce n'était pas ma main.

Maintenant il n'y a personne dehors. Que les arbres et la pluie.

Qu'est-ce que je vais faire.

(un temps)

Viens. Je sais que tu m'entends.

Viens.

Tu es derrière la porte et tu m'entends.

Je ne suis pas à ma place ici. Je n'ai rien à dire.

Aide moi à rentrer.

FEMME S

Je suis là.

FEMME VIEILLE

Regarde. Regarde la vieille.

J'ai l'air de quoi.
C'est fini maintenant.
Et déjà la maison me manque.
Ramène-moi dans la maison.
Nous serons bien dans la maison. Près de lui derrière la porte.
Ramène-moi s'il te plaît.
Ne me laisse pas parler aux arbres.
Il n'est pas là dehors. Il est là dans la maison.
Derrière la porte. Mon amour.
Alors il faut rentrer.
Regarde-toi, tu es toute sale.
Où es-tu allée.

FEMME S

Tu le sais.
Rentrons

FEMME VIEILLE

Oui. Rentrons.
Donne-moi la main.
Je ne vais pas te punir.
Tu es pleine de boue. Et moi qui parle aux arbres.
De quoi est-ce qu'on a l'air.

11

HOMME

Parallèle de la vieillesse et de l'écriture: l'existence des spectres.

HOMME VIEUX/HOMME

Le ciel, couleur de métal.

HOMME

J'écris.

HOMME VIEUX/HOMME

De l'écorce, comme de la poussière.

HOMME

Je suis assis dans la chambre du rez-de-chaussée.

HOMME VIEUX/HOMME

Sur la place du village il y a un enfant.

HOMME

Près d'un corps, j'écris.

HOMME VIEUX/HOMME

Le sang séché du souvenir.

HOMME

On m'avait demandé d'écrire un texte.

FEMME S/HOMME

Repose-toi.

HOMME

l'impasse les corps qui foutent le camp personne ne voulait entendre cela.

LA JEUNE FILLE/HOMME

L'obscurité descend.

HOMME

Je suis parti.

HOMME VIEUX / HOMME

Les chevaux et les chiens fêteront ton retour.

FEMME S / HOMME

Tout le monde est là.

FEMME F / HOMME

Tout le monde est là c'est bien

FEMME VIEILLE / HOMME

Il y a les arbres. Les objets. Et la maison.

FEMME S / HOMME

Ça va aller mon cœur.

HOMME

J'ai laissé tomber.

LA JEUNE FILLE / HOMME

On ne déserte pas.

HOMME VIEUX / HOMME

À perte de vue.

HOMME

Je suis parti.

FEMME S / HOMME

Sois tranquille.

FEMME VIEILLE / HOMME

Qu'est-ce que je fais là.

HOMME

Tu veux que je t'emmène faire un tour.

FEMME VIEILLE / HOMME

Non, moi je suis bien là.

LA JEUNE FILLE / HOMME

Celle qui chemine chante.

FEMME F / HOMME

Transparente.

FEMME S / HOMME

Je dois aller préparer le repas.

FEMME F / HOMME

Je n'ai rien ressenti je n'en ai pas eu honte.

HOMME

J'écris dans la chambre du rez-de-chaussée, assis près d'un corps.

HOMME VIEUX / HOMME

L'orage s'en va vers l'Ouest.

HOMME

Là où il n'y avait rien, il y a des mots.

FEMME F / HOMME

Tu ne m'as pas vue.

LA JEUNE FILLE / HOMME

Regarde l'obscurité.

HOMME

Des mots.

LA JEUNE FILLE / HOMME

Regarde.

FEMME S / HOMME

Ma tête est posée contre les racines.

HOMME

Je te vois dans la boue.

FEMME F / HOMME

Tu me frôles.

HOMME

Pardon.

HOMME VIEUX / HOMME

L'arbre de l'enfance où est-il.

HOMME

Les fenêtres de la chambre sont ouvertes, les rideaux trempés.

HOMME VIEUX / HOMME

L'enfant parle la langue des crécerelles

HOMME

Des feuilles, sur la table, au milieu des médicaments.

HOMME VIEUX / HOMME

Tu reconnais l'enfant.

LA JEUNE FILLE / HOMME

L'obscurité n'est pas perturbée par le chant.

FEMME VIEILLE / HOMME

Je serais seule encore.

FEMME S / HOMME

Je t'entends ma belle. Je vais venir.

FEMME F / HOMME

Je ne sais pas combien de temps je vais rester.

FEMME S / HOMME

Non. Tu n'es pas comme moi.

FEMME F / HOMME

Il faut que je sorte. Excusez-moi.

HOMME

Pas de consolation.

LA JEUNE FILLE / HOMME

Tout l'intervalle semble un chaos.

FEMME VIEILLE / HOMME

Emmène-moi.

HOMME VIEUX / HOMME

Tu es la clarté de l'Est

FEMME VIEILLE / HOMME

Emmène-moi.

HOMME VIEUX / HOMME

Tes mains sont les branches où les cheveux des enfants s'emmêlaient.

FEMME VIEILLE / HOMME

Je me souviens.

HOMME VIEUX / HOMME

Des femmes en train de pisser.

FEMME VIEILLE / HOMME

C'était moi.

HOMME VIEUX / HOMME

Le sang du souvenir.

FEMME VIEILLE / HOMME

Qu'est-ce que je vais faire maintenant.

HOMME VIEUX / HOMME

Des mains serraient ta main.

FEMME VIEILLE / HOMME

Tout vient à moi.

HOMME VIEUX / HOMME

Tu es le regret que chaque être porta après chaque séparation.

FEMME VIEILLE / HOMME

Tout se révèle.

HOMME VIEUX / HOMME

La pauvreté et la douceur en même temps.

FEMME VIEILLE / HOMME

Ce n'était pas ma main.

LA JEUNE FILLE / HOMME

Celle qui chemine cesse son chant.

FEMME VIEILLE / HOMME

Regarde. Je parle à la pluie.

HOMME

Des mots passent au travers de moi.

FEMME F / HOMME

Je vais devoir partir.

FEMME VIEILLE / HOMME

Laisse-moi je suis bien là.

FEMME S / HOMME

Je sais.

HOMME VIEUX / HOMME

Les enfants jouent.

FEMME S / HOMME

Je mange quelques feuilles le repas est prêt

FEMME F / HOMME

La directrice de l'école, elle confondait nos prénoms.

HOMME

Je te vois.

Les cheveux dans les yeux les mains froides.

FEMME S / HOMME

Je courais pour toi.

HOMME VIEUX / HOMME

Les chevaux te regardent.

HOMME

Je me jette dans le vide

HOMME VIEUX / HOMME

Disparais avant même de toucher l'océan.

HOMME

J'écris comme un chien se purge.

FEMME F / HOMME

Regarde.

FEMME VIEILLE / HOMME

Les robes du dimanche.

LA JEUNE FILLE / HOMME

Elle se met à chanter.

FEMME F / HOMME

C'est mon visage.

FEMME S / HOMME

De la terre. De la boue.

FEMME F / HOMME

C'est mon visage.

HOMME

À cheval entre le ciel du matin et le vide.

FEMME VIEILLE / HOMME

Tu ne veux pas venir t'asseoir près de moi.

FEMME F / HOMME

Qui me prendra la main.

HOMME

Moi.

FEMME S / HOMME

Tout est parfait.

LA JEUNE FILLE / HOMME

Celle qui chemine cesse son chant.

HOMME

Le théâtre, tout ça.

FEMME VIEILLE / HOMME

Regarde, tu es toute sale.

FEMME S / HOMME

Mes vêtements de boue.

FEMME F / HOMME

La porte entrouverte.

FEMME S / HOMME

Notre masque.

FEMME F / HOMME

Je suis nue.

FEMME S / HOMME

La chambre.

FEMME F / HOMME

Personne n'entre.

FEMME S / HOMME

Tu n'as jamais laissé entrer personne.

HOMME

J'écris assis sur des rondins de bois.

FEMME VIEILLE / HOMME

C'était ma main et peu importe si je mens.

HOMME

Tu ne mens pas.

FEMME F / HOMME

Pas de larmes. Pas de larmes.

HOMME / HOMME

Sois tranquille.

FEMME F / HOMME

Je pars.

FEMME S / HOMME

Chacun redoute.

FEMME F / HOMME

Je pars parce que tu me laisses partir

HOMME VIEUX / HOMME

Au-delà, la limite du monde.

HOMME

Dans la chambre du rez-de-chaussée.

LA JEUNE FILLE / HOMME

Il y a un corps fait de chair et d'histoire.

FEMME S / HOMME

Tout est parfait.

FEMME VIEILLE / HOMME

Tu veux que je te donne de l'argent.

FEMME F / HOMME

Non ça va tu es gentille.

FEMME VIEILLE / HOMME

Je vois le sourire que je voyais sur toi les premiers jours. Les premières années.

FEMME F / HOMME

La chambre de mes dix-huit ans.

HOMME / HOMME

Eux en moi.

FEMME S / HOMME

Repose-toi

HOMME VIEUX / HOMME

Sous le regard des chevaux qui sont des sentinelles.

HOMME

Eux en moi.

FEMME S / HOMME

Je sais.

FEMME VIEILLE / HOMME

Emmène-moi dehors.

HOMME

Je l'ai écrit.

HOMME VIEUX / HOMME

La réglisse. L'eau glaciale du puits.

HOMME

Je l'ai écrit.

LA JEUNE FILLE / HOMME

Alors taisons-nous.

FEMME F / HOMME

Qui me prendra la main

LA JEUNE FILLE / HOMME

Regarde l'obscurité.

HOMME VIEUX / HOMME

Des herbes cassées.

FEMME VIEILLE / HOMME

Des arbres. Des objets. La maison.

FEMME S / HOMME

C'est comme ça.

HOMME

Je sors de la chambre.

HOMME VIEUX / HOMME
C'est la main de l'enfant sur ton bras.

HOMME
Je marche dans le couloir.

FEMME VIEILLE / HOMME
Pourquoi tu pars.

HOMME
Je dépose le paquet de feuilles sur la grande table du salon.

FEMME S / HOMME
Je suis là.

FEMME F / HOMME
Prends ma main.

HOMME
Maintenant oui.

HOMME VIEUX / HOMME
Le fruit de l'errance.

HOMME
Je le vois. Il est pour vous.

FEMME S / HOMME
Mon cœur.

HOMME VIEUX / HOMME
Le fruit de l'errance est devant toi.

HOMME
Posé sur la grande table du salon.
Je le vois.
(un temps)
L'aube perce les volets en silence.
Et il n'y a plus de mots.

LA JEUNE FILLE
ALORS TAISONS-NOUS

12

LA JEUNE FILLE
J'AIMERAIS QUE L'ON ME DISE QU'IL EXISTE EN MOI UN LIEU IMMuable

FEMME VIELLE
Tu ne veux pas venir t'asseoir avec moi un peu.

HOMME
Oui. Je vais devoir repartir. Tout à l'heure.

FEMME VIELLE
Qu'est-ce que tu vas faire?

HOMME
Ecrire. Écrire quelque chose. Il faut que je continue un travail tout seul.

FEMME VIELLE
Tu vas habiter où?

HOMME
Je ne sais pas vraiment. J'ai des amis qui m'hébergeront peut-être.

FEMME VIELLE
Tu veux que je te donne de l'argent?

HOMME
Je veux bien.

FEMME VIELLE
Et là, qu'est-ce que je fais moi ici.

HOMME
Je n'ai pas su quoi répondre.
Alors j'ai dit: si tu veux je peux t'emmener dehors. On va un faire un tour.

FEMME VIELLE
Moi je suis bien là.

HOMME
Je sais. Oui. C'est bien. C'est bien.

FEMME VIELLE
Et Antoine il va venir.

HOMME

C'est moi Antoine. Je suis là.

FEMME VIELLE

Ah.

HOMME

Je suis là.

FEMME VIELLE

Tu as quel âge déjà?

HOMME

Je lui ai dit mon âge. Nous avons été silencieux un long moment. Assis près d'elle, j'ai commencé à partir. Quelque chose m'a lentement éloigné et poussé au-dehors. Sans opposer la moindre résistance, j'ai attendu d'être poussé jusqu'au-delà de la maison. En silence, assis près d'elle, j'ai patienté. Lorsque je me suis vu dehors, au-delà de la maison, alors je me suis relevé.

FEMME VIELLE

Pourquoi tu t'en vas?

L'HOMME

Je pars parce que. Je reviendrai.

LA JEUNE FILLE

JE JURE QUE J'AIMERAI LES LENDEMAINS. QU'ILS SOIENT VIDES. QU'ILS SOIENT PERDUS. QU'ILS SOIENT TRANQUILLES. JE LES AIMERAI TOUS QUELS QU'ILS SOIENT.

FEMME VIELLE

Tu ne veux pas venir t'asseoir avec moi?

FEMME F

Non, je préfère rester là.

FEMME VIELLE

Qu'est ce que tu vas faire.

FEMME F

Repartir à Paris. Me remettre au travail. Me remettre dans la vie. Et puis je ne dors pas à la campagne.

FEMME VIELLE

Tu vas habiter où?

FEMME F

À paris, chez moi. Tu n'as jamais vu chez moi à Paris. Tu n'es jamais venue. Si tu veux venir tu sais que la porte est ouverte.

FEMME VIELLE

Tu veux que je te donne de l'argent.

FEMME F

C'est moi qui t'en dois. Non, ça va. Tu es gentille.

FEMME VIELLE

Et là qu'est-ce que je fais moi ici?

FEMME F

J'ouvre les volets si tu veux.

FEMME VIELLE

Moi je suis bien là.

FEMME F

Je sais. Mais ne me demande pas de rester.

FEMME VIELLE

Et Antoine il va venir?

FEMME F

Antoine est parti. Je l'ai croisé. Je ne savais pas qu'il allait partir aujourd'hui lui aussi.

FEMME VIEILLE

Ah.

FEMME F

Je l'ai à peine vu. Mais on s'écrit quelquefois.

FEMME VIEILLE

Tu as quel âge déjà.

FEMME F

Je lui ai dit mon âge.

FEMME VIEILLE

Pourquoi tu t'en vas.

FEMME F:

Je pars parce que je ne peux pas attendre. J'ai des tas de choses à faire. Et puis je te dérangerai. Et puis je pars parce que tu me laisses partir.

14

LA JEUNE FILLE
CELLE QUI CHEMINE DANS L'OBSCURITE CESSE SON CHANT, ET REGARDE
L'OBSCURITE.

FEMME VIEILLE
Tu ne veux pas venir t'asseoir?

FEMME S
Oui. J'ai les jambes un peu lourdes.

FEMME VIEILLE
Qu'est- ce que tu vas faire?

FEMME S
Je ne sais pas. Et toi?

FEMME VIEILLE
Tu vas habiter où?

FEMME S
Pas loin.

FEMME VIEILLE
Tu veux que je te donne de l'argent.

FEMME S
Pourquoi faire. Je n'en ai pas besoin

FEMME VIEILLE
Et là qu'est-ce que je fais moi ici.

FEMME S
Tu te reposes.

FEMME VIEILLE
Moi je suis bien là

FEMME S
Oui. Moi aussi.

FEMME VIEILLE
Et Antoine il va venir?

FEMME S

Il va revenir. Il m'a dit qu'il reviendra.

FEMME VIEILLE

Ah.

FEMME S

Il ne part jamais très loin tu sais. Il revient à chaque fois.

FEMME VIEILLE

Tu as quel âge déjà.

FEMME S

Je lui ai dit mon âge.

FEMME VIEILLE

Pourquoi tu pars.

FEMME S:

Je ne pars pas ma belle. Je ne pars pas.

LA JEUNE FILLE

AU LOIN IL Y UN CORPS FAIT DE CHAIR ET D'HISTOIRE.

LA JEUNE FILLE

JE SUIS NUE. JE SUIS NUE ET LES AUTRES L'IGNORENT.

FEMME VIEILLE

Il y a les arbres. Les objets. La poussière sur le sol. J'ai lavé ce sol. Je suis là. Parmi les arbres et les objets. L'après-midi est aveugle. Voilà.

J'ai mangé. J'ai dormi un peu. J'ai arpenté les murs de la maison. J'ai regardé les photos sur les murs. Je suis restée adossée contre la porte, parce qu'il est toujours là dans la chambre et qu'il n'est pas parti.

Maintenant je suis entourée par les arbres et les objets. Je pourrais vivre ici. Mon désir de compagnie a changé. Je n'ai pas besoin d'autres voix que la tienne. Je suis assise. En compagnie des arbres et des objets.

Voilà. Je suis nue. Je suis nue et les autres l'ignorent. Il ne reste que les arbres et les objets. Et la porte de la chambre que je n'ouvrirai pas.

Je me souviens des murs de la fonderie. Je me souviens des gerbes d'étincelles qui sortaient de la fonte en fusion. Dans les deux cuves, entre les murs de la fonderie. Des étincelles sortaient de la fonte en fusion. La fonte crachait des gerbes d'étincelles immenses qui éclairaient les murs de la fonderie. Je m'immobilisais. La fonte coulait devant mes yeux. Vers les cuves. Dans une chaleur étouffante. À travers les vapeurs. Tellement de lumière concentrée. La fonte en fusion éclairait la fonderie. Je la voyais descendre lentement dans les cuves.

FEMME S

Je suis là ma belle. Attends je vais venir. Je suis juste à côté.

FEMME VIEILLE

Je n'attends pas. Je suis là. Que veux-tu que j'attende. Tout m'arrive. Tout vient à moi. Tout se révèle.

Il y a les arbres et les objets et cela me suffit. Il est là dans la chambre. Je n'ai pas besoin d'aller le voir. Je sais qu'il n'est pas parti. Et quelle importance si je mens.

Quand le médecin viendra, je laisserai cette fois encore mon paquet de cigarettes ouvert et plein sur la table du salon, bien en évidence. Je ne ferai pas la conversation avec lui. Il sera gêné et il ira te voir. Tu lui poseras des questions sur moi et à chacune de tes questions il répondra: "C'est l'âge". Il partira sans que je m'en aperçoive et ce sera bien. Il aura rejoint la rumeur et seulement alors je viderai le cendrier. Seulement alors la maison redeviendra la maison. Je serais seule encore. Avec les arbres. Et les objets. Et la chambre au rez-de-chaussée où il reste sans bouger. Et il n'y aura pas d'attente.

Je suis ma merde. Mon sang. Ma salive. Mon urine.

Je suis ma merde. Mon sang. Ma salive. Mon urine.

Je ne suis pas malade. Je suis entière. Je suis entière.

Je me souviens de la colline de Santa Cruz. La grande forêt de pins. Très hauts. Et les promenades chaque jeudi et souvent le dimanche, en automne et en hiver. Je monte aux arbres avec d'autres enfants, je monte si haut que je n'entends plus leurs voix. Je me retourne, ils n'ont pas suivi. Je suis coincée. je leur crie d'en haut: "Je me jette! Je me jette!"

Sortez de là". Et eux: "Ne te jettes pas! Ne te jettes pas!" Une d'entre elles va prévenir ma mère qui arrive avec le martinet à la main, dont elle ne s'est jamais servi. Le voisin vient me chercher avec une échelle. Ma mère rouge de colère est incapable de me frapper. Et moi: "Je le frais plus! Je le frais plus! Je le frai plus!"

FEMME S:

Je t'entends ma belle. Je suis là.

FEMME VIEILLE

Je t'entends. Je te vois.

Je vois le sourire que je voyais sur toi les premiers jours. Les premières années.

Je suis là. Parmi les arbres et les objets. Je suis là et je suis entière.

Je vois ce que je vois. Les arbres et les objets. Et l'après-midi qui est aveugle. Et la maison. Et la porte de la chambre. Et ce qui vient vers moi.

Je suis ma merde. Mon sang. Ma salive. Mon urine. Et cela me plaît. Cela me réchauffe et me rassemble en un seul point.

Je suis ma merde. Mon sang. Ma salive. Mon urine.

Je suis seule rassemblée en un point. Autour de moi, il y a les arbres et les objets. Et toi. Et lui dans la chambre, qui ne partira pas. Et la maison. Et les murs. Et les photos accrochées dessus. Voilà. Je suis là. Nous mentons et ce n'est rien. Les après-midi sont aveugles. Et je suis là. Je n'attends pas.

FEMME S

Tout est parfait mon coeur. Tout est parfait.

LA JEUNE FILLE

IL Y A L'OBSCURITE IL Y A CELLE QUI CHEMINE L'OBSCURITE DESCEND SUR
CELLE QUI CHEMINE

JE N'AI PAS PEUR JE N'AI PAS PEUR JE N'AI PAS PEUR JE N'AI PAS PEUR JE N'AI
PAS PEUR CAR CELA N'EST PAS VRAI

CELLE QUI CHEMINE DANS L'OBSCURITÉ SE MET À CHANTER

TOUT CE QUI NOUS SURVIVRA EST INJUSTE

TOUT CE QUI NOUS SURVIVRA EST OBSCENE

TOUT L'INTERVALLE SEMBLE UN TUMULTE VAIN UNE AGITATION AVIDE
UN CHAOS INUTILE PAR LEQUEL ON SE DEMANDE POURQUOI ON A EU DU
PASSE

L'OBSCURITE N'EST PAS PERTURBEE PAR LE CHANT DE CELLE QUI CHEMINE
FINALEMENT ON NE DÉSERTE PAS ON EST DÉSSERTÉ LA TRISTESSE VIENT DE
LÀ

TOUT SERA OUBLIE RIEN NE SERA REPARE

QUE L'ON ME LAISSE TRANQUILLE QUE L'ON ME LAISSE TRANQUILLE

J'AIMERAIS QU'ON SE SOIT TROMPE

J'AIMERAIS QUE L'ON ME DISE QU'IL EXISTE EN MOI UN LIEU IMMuable

JE JURE QUE J'AIMERAI LES LENDEMAINS. QU'ILS SOIENT VIDES. QU'ILS
SOIENT PERDUS. QU'ILS SOIENT TRANQUILLES. JE LES AIMERAI TOUS QUEL
QU'ILS SOIENT

CELLE QUI CHEMINE DANS L'OBSCURITE Cesse SON CHANT ET REGARDE
L'OBSCURITE

AU LOIN IL Y A UN CORPS FAIT DE CHAIR ET D'HISTOIRE

JE SUIS NUE JE SUIS NUE ET LES AUTRES L'IGNORENT

IL N'Y A PAS D'ATTENTE.

TOUT VIENT A MOI. TOUT SE REVELE.

TOUT EST PARFAIT MON COEUR. TOUT EST PARFAIT

ALORS TAISONS NOUS MON COEUR

TAISONS NOUS

SEULE LA LEGERETE NOUS ATTEND

Juin 2001 - Octobre 2004